

Mon heure n'est pas encore venue. » Cette réponse étonne et peine plusieurs bons chrétiens. Quelques-uns trouvent le mot *femme* sinon méprisant, du moins un peu froid et sec. D'autres en plus grand nombre sont choqués de cette déclaration de Jésus qu'il n'y a rien de commun entre lui et Marie. Certains écrivains protestants en ont tiré cette conclusion que le Christ fait fort peu de cas de sa mère ou du moins de l'intercession de sa mère, et que la prétendue puissance de la Vierge auprès de Dieu est une invention des papistes, une des formes de la mariolâtrie. Renan a écrit dans ce sens : « La famille de Jésus ne semble pas l'avoir aimé, et, par moments, on le trouve dur pour elle » Et, en note, le critique renvoie justement à la parole du Maître aux noces de Cana.

A la première difficulté, on peut répondre par la remarque de l'anglais Watkins : « Le temps est passé où l'on associait à ce titre de femme autre chose que des pensées d'honneur et de respect, surtout sur les lèvres de Celui qui a daigné revendiquer comme une gloire l'identité avec notre nature et qui s'adressait alors à la mère à laquelle il avait été soumis » (*Commentary for Schools*, p. 60.) Cette appellation n'avait nullement le sens dédaigneux qu'elle affecte dans notre langue. On s'en servait à l'égard des reines et des princesses. Auguste salue de ce nom la reine Cléopâtre (Dion Cassius, *Historia*,) 51, 12). Un chœur d'Eschyle le donne à la reine Clytemnestre. Ce mot n'avait rien non plus de raide ni de sévère. Jésus l'emploiera encore sur la croix pour tenir à sa mère le langage de la plus filiale tendresse. Il l'emploiera aussi à l'égard de Marie-Madeleine, après sa résurrection. Aujourd'hui même, en Espagne, *mujer*, femme, est souvent un nom de tendresse que les amies et les parentes se donnent mutuellement. Les mots changent ainsi de valeur et de nuance suivant les époques et les latitudes.

La difficulté semble plus sérieuse pour la phrase : *Quid mihi et tibi ?* Quelques écrivains, comme Euthymius, le cardinal Tolet et l'abbé Fouard, pour l'adoucir, la traduisent ainsi : « Que vous importe à vous et à moi ? » Cette tradition serait admissible et semblerait même la seule naturelle si nous ne considérions que le texte latin ou le texte grec. Malheureusement, elle ne répond pas à l'hébraïsme dont ce texte doit déri-